

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE JOURNAL DU DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes

Vol. I.

MONTREAL, SAMEDI 22 MARS 1884.

No. 14.

LE MONITEUR du COMMERCE

(Quatrième Année)

REVUE

des Marchés, de la Finance, de l'Industrie et des Assurances.

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis, . . . \$2.00

6 mois, 1.00

3 mois, 50

Le numéro, 10

Europe, 18 frs

LE JOURNAL DU DIMANCHE

REVUE

Littéraire, Artistique, et de Modes

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis, . . . \$2.00

6 mois, 1.00

3 mois, 75

Le numéro, 5

Europe, 18 frs

Bureau: 319 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

M. E. DANSEREAU, GERANT.

Le Journal du Dimanche

SAMEDI, 22 MARS 1884.

[INSÉRÉ.]

ROMANCE

Dans les sombres détours des grèves
Où le flot jette son embrun,
Sous l'apre falaise au flanc brun,
Souvent je promène mes rêves.
Là je ne sais quoi d'émouvant
Se mêle à l'air que je respire :
Et je soupire
Avec le vent !

Dans la forêt encor mouillée
Par l'humide brouillard des nuits,
Souvent, pour tromper mes ennuis,
Je m'enfonce dans la feuillée.
Et là, sous ce tremblant réseau,
Tout me ravit et tout m'enchanté :
Et mon cœur chante
Avec l'oiseau !

Je m'arrête aussi, plein d'ivresses,
Près des parterres éclatants,
Où les fleurs, charmes du printemps,
S'ouvrent à ses chaudes caresses.
Et je sens, malgré mes douleurs,
Emoi que je ne puis décrire,
Mon cœur sourit
Avec les fleurs !

O fleurs, guirlandes parfumées,
Oiseaux, bardes du bois mouvant,
Mystérieuse voix du vent
Qui chuchotez sous les ramées,
Souffles, parfums, accents vainqueurs,
Qui caressez l'âme en détresse,
De votre ivresse
Bercez nos cœurs !

LOUIS FRÉCHETTE.

MARS.

La neige croule à flots, mêlée à la bruine ;
La borne du chemin sous ses flocons se perd ;
Et, tordu par le vent, dans la forêt voisine
Le pin géant s'affaisse avec un bruit d'enfer ;

Traqué par les chasseurs qui battent le désert,
Le cerf fuit tout fumant, du sang à la narine ;
Ruisselant de sueur, le grand monstre de fer
Fait d'impuissants efforts au fond de la ravine ;

La nuit, pas un rayon ne luit au firmament,
Et la rafale apporte au veilleur l'aboïement
Du renard qui demande aux échos sa tanière.....

Mais, un matin, l'on voit des reflets d'or sur l'eau....
Et l'érable, sentant la chaleur printanière,
Verse son miel limpide à l'auguet de bouleau.

W. CHAPMAN.

CHRONIQUE

Si Armand était encore de ce monde, comme il rirait ! Ce serait peut-être la première fois depuis longtemps, et franchement, je lui pardonnerais cet excès de gaieté. Maud, cette Maud qui semait, selon lui, des cailloux dans son chemin rencontre, depuis quelque temps, pas mal de pavés dans le sien. Jusqu'aux amies de cette inoffensive, très inoffensive Pépia qui, à douze cents lieues de distance, trouvent que j'ai le caractère mal fait. De droite et de gauche il en tombe de ces pavés, et pourquoi ? parce que je suis franche et que la franchise déplaît en ce bas monde.

Tout d'abord, je tiens à le dire : femme, j'écris pour les femmes ; si les hommes ne me comprennent pas, je n'y puis rien. Délicatesse, tendresse, politesse et beaucoup d'autres mots encore sont féminins, et je n'ai pas l'intention de réformer le dictionnaire. En ai-je reçu de ces correspondances acerbes, de ces critiques virulentes, de ces appréciations malveillantes ! Ma devise est : Crains Dieu et va ton chemin ! Peu m'importe l'opinion des passants.

La femme, m'a-t-on dit entre autres choses, doit une reconnaissance éternelle à l'homme qui lui donne le pain quotidien. Oui, c'est vrai dans certains cas. C'est vrai chez l'ouvrier honnête, chez l'homme qui, maltraité par le sort, peine dix à douze heures par jour pour élever sa famille et se sacrifie pour elle. On trouve dans ce que les grands de la terre appellent la basse classe, de ces dévouements sublimes au devoir et on en trouve beaucoup. Mais cela se passe-t-il ainsi parmi cette classe orgueilleuse à laquelle j'appartiens, et qui a mérité son nom de moyenne, parce qu'elle est petite en tout.

Là, c'est la femme qui est la partie active et travaillante de la famille ; c'est elle qui est l'esclave et esclave sans espoir d'affranchissement. Monsieur est employé ; il va tranquillement à son bureau, à son magasin, il travaille le moins possible ; il rentre : quand il rentre, il mange, fume,

boit et crie presque toujours. La femme, elle, orgueilleuse souvent, mettons toujours, a peut-être le tort de vouloir trop briller. On doit lui pardonner, car elle est la première à en souffrir. Il lui faut soigner son ménage, seule, car les domestiques sont rares et chers ; il lui faut travailler depuis le matin jusqu'au soir, sans arrêt, sans repos, sans fêtes, sans dimanches. Le maître, lui, ne doit jamais être négligé ; il ne le permet pas. Cinq minutes de retard suffisent à l'irriter, dix minutes l'exaspèrent ; au quart d'heure il se lève. Bang ! La porte se ferme avec fracas : monsieur va noyer son chagrin au salon le plus voisin.

Regardez froidement, sans parti pris ; comptez les familles ruinées par la faute de la femme et celles perdues du fait du mari, et vous verrez de quel côté penche la balance. La femme, c'est la fidélité quand même et toujours—je ne ferai pas à mes lectrices l'injure de compter les autres pour quelque chose—c'est la fidélité du premier au dernier jour, à travers tout et malgré tout. L'homme se débauche : il boit ou joue sa fortune, son salaire, peu importe ; la femme reste fidèle au devoir. Elle pleure, mais en silence ; elle défend quand même celui dont elle porte le nom. Elle le défend avec acharnement contre les amis, les parents, les indifférents, et souvent, chose terrible, contre les enfants. Aussi bien elle a raison d'agir ainsi, car les hommes lui donnent toujours tort. Quand une de nous, aigrie par la souffrance, par le chagrin, à bout de force et de courage, laisse échapper une plainte, on entend dire de tous côtés, avec une unanimité touchante : tant pis pour elle, elle n'a pas su s'y prendre. Les femmes heureuses, on en trouve, c'est vrai, mais on peut être assuré d'une chose, c'est qu'aucune d'elles n'a volé son bonheur.

:

Me voilà loin du sujet que je m'étais proposé de traiter, ou du moins de la réponse que j'avais l'intention de faire à mon correspondant Bozart.

Franchement, je ne sais que lui dire. Faire pénétrer une idée généreuse chez les classes privilégiées, attendrir ceux qui tiennent l'assiette au beurre, est-ce possible ? Je ne sais ; on peut toujours essayer, quand ce ne serait que pour l'étrangeté de la chose.

Tout d'abord, avons-nous des artistes parmi nous, sommes-nous d'une race capable d'en produire ? Je dis oui, et je le prouve.

Nous sommes Français et c'est la France qui a tenu et qui tient encore la première place dans les arts. C'est à Byzance qu'ont été faites les premières manifestations artistiques de la civilisation chrétienne. On en était aux tâtonnements, l'Évangile n'ayant pas encore accompli toute son œuvre. Chassé par les Musulmans, l'art se réfugie à Rome et dans toute l'Italie. Le peuple est plein de foi, il est ardent, il est artiste, il produit ces merveilles éblouissantes qui sont la gloire éternelle de cette génération encore farouche et demi sauvage du quinzième siècle. D'un bond et tout d'une pièce jaillit cette légion d'artistes : hommes de génie, créateurs d'un monde nouveau qui s'appuie d'un côté sur l'Eglise et de l'autre sur la place publi-

que. Hélas! ce ne fut qu'un éclair. L'école italienne eut une courte existence; les maîtres firent peu d'élèves, et avec les élèves commença la décadence. Les écoles espagnole et hollandaise ne durèrent pas plus longtemps et s'éteignirent avant la fin du dix-septième siècle. Quant à l'école anglaise, on ne peut parler de ce qui n'a jamais existé.

A la France seule revient l'honneur d'avoir créé et maintenu une école, d'avoir trouvé en elle assez d'éléments artistiques pour continuer, sans interruption, la tradition des maîtres italiens depuis la Renaissance jusqu'à nos jours. Nous sommes de cette race-là, et, Dieu merci, nous n'avons pas dégénéré. Les artistes français, les premiers, les plus grands, sont enfants du peuple; ce sont, si je puis m'exprimer ainsi, des produits du génie national et non les fruits d'une éducation quelconque. Le Poussin entraîné par sa vocation, se rend à pied à Rome, et est en route arrêté comme mendiant. Le Lorrain fut encore plus misérable: il ne savait ni lire ni écrire. Lesueur était fils d'ouvrier et Prud'hon, dixième fils d'un maçon de la Bourgogne, fut élevé par charité, et travailla comme manœuvre jusqu'à quarante-neuf ans. Quant à la pléiade des hommes de génie et de talent de la génération de 1830 et de la génération actuelle, elle est trop près de nous pour en parler.

Les plus grands artistes français se sont élevés d'eux-mêmes et par eux-mêmes. Ils ont le feu sacré, ce feu qui consume mais qui illumine ceux qui le possèdent. Ils sont nés artistes. Nous aussi nous avons nos artistes-nés. Je ne les nommerai pas; on les connaît. J'ai vu de leurs ouvrages, il n'y manque que quelques études spéciales pour en faire des chefs-d'œuvre. J'ai vu entre autres, quelque part près du Champ-de-Mars, des animaux modelés par un jeune garçon, n'ayant reçu aucune leçon, et dont les essais étaient certainement des morceaux remarquables. Je cite celui-là parce que c'est un inconnu. Combien d'autres sont dans le même cas?

Si donc nous avons les producteurs, pourquoi ne produisons-nous pas? Pourquoi? C'est bien simple. Il faut à l'artiste, au poète, à tous ceux qui vivent du cœur et de la tête, l'émulation. Il leur faut la gloire, cette gloire qui peut être plus brillante et plus bruyante à l'étranger, mais qui n'est douce et enivrante qu'au pays natal. Il faut à l'artiste un public qui le comprend, qui l'admire ou qui le critique. La critique la plus amère, la plus sanglante est préférable à l'indifférence; la première de ces expressions de l'opinion fouette et anime l'homme de génie, la seconde l'énerve, l'endort et le tue.

Ce qu'il faut, mon cher Bozart, avant tout, c'est réveiller parmi nous l'amour du beau, l'amour des grandes choses. Ce qu'il faut, c'est rejeter ce manteau saxon dont nous nous sommes affublés, et qui nous écrase et redevient Français; artistiquement, j'entends. Quand la presse, la grande, qui peut beaucoup, aura repoussé comme indigne d'elle ces discussions écœurantes des questions personnelles, ces intérêts mesquins qui l'occupent trop; quand elle fera pour le peuple ce que les bardes, les chanteurs et les conteurs du moyen âge, dont elle a pris la place ont fait, alors se réveillera parmi nous cette flamme que la race française conserve en elle, flamme qui a résisté à toutes les tempêtes et à tous les orages.

Le clergé a fait beaucoup pour nos artistes: c'est à lui que nous devons presque tous ceux qui ont un nom aujourd'hui; mais on ne peut réellement, en bonne justice, lui demander de supporter tous les frais d'une Renaissance canadienne! Il aurait certainement, dans ce cas, le droit et le devoir de nous dire: Aide-toi, le ciel t'aidera!

Si nous voulons exister comme artistes, il faut travailler. Être fier de sa race, c'est bien, mais rendre sa race fière de soi, c'est beau. Notre race, comment l'affirmons-nous? par des luttes mesquines, inutiles et infécondes, entretenues et envenimées par des gens qui y trouvent leur profit. Nos champions usent leurs forces et leurs facultés dans des combats sans gloire, pour nommer un député ou un échevin, alors qu'un bon emploi de ces forces nous permettrait de dire en plein soleil, à la face du monde, grâce à quelques toiles, à quelques sculptures, à quelques poèmes: Sur cette terre anglaise les grands hommes sont de race française!

J'avais beaucoup de choses à vous dire, monsieur Bozart, mais lorsque je touche cette question artistique, je n'ai pas tout mon sang-froid, énervée de voir se perdre par indifférence ce que nous avons de plus beau et de plus grand parmi nous. Un jour peut-être reprendrai-je le sujet et le traiterai-je plus à fond. Dès aujourd'hui comptez sur moi. Je ne veux pourtant pas finir sans vous raconter où et comment j'ai surtout apprécié la puissance de l'art.

C'était en 1871, en pleine lune de miel. La douane avait besoin d'envoyer en Europe un homme capable, pour remplir une mission délicate. Armand fut nommé, et pourtant.....

Quand je dis qu'il obtint ce poste, ce n'est pas tout à fait vrai. C'est à moi qu'il dut cette faveur. Son protecteur crut me faire plaisir; il appuya beaucoup sur la peine qu'il aurait à obtenir cette nomination, mais ajoutant que pour m'obliger il emploierait tout son crédit. Vous comprenez, tant mieux pour vous; moi je n'y ai rien compris: j'étais et je suis restée très naïve. Enfin, nous fûmes nommés de préférence à tout autre, je n'ai jamais su pourquoi, ni le protecteur non plus, du reste. Pendant ce voyage, j'allai visiter l'Exposition de Londres. C'était immédiatement après la guerre franco-prussienne; la France alors en guerre civile avait envoyé à cette exposition les chefs-d'œuvre de ses artistes et de ses industriels. J'ai vu devant ces merveilles bien des yeux se mouiller et bien des têtes se découvrir. C'était la France agonisante qui, une dernière fois, peut-être, affirmait son génie! Dieu soit loué, il n'en a rien été!

L'impression fut immense et les vaincus de la veille étaient les triomphateurs du jour; ce triomphe-là nous attend, et nous l'aurons si nous le voulons.

MAUD.

L'ANGE QUI N'EST PLUS!

"Et rose, il a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin."

Il s'est laissé poser dans son berceau, ses petits bras se sont raidis, ses grands yeux noirs se sont fermés et l'enfant que nous aimions n'était plus!

Ah! pourquoi Dieu reprend-il les petits anges qu'il donne aux mamans?

Jusqu'à présent, j'avais toujours cru que la mort d'un petit enfant était peu de chose, mais témoin de la douleur d'une jeune mère à qui Dieu, sans pitié, arrachait presque subitement l'enfant bien-aimé, devant un tel désespoir maternel, ah! j'ai compris combien un chérubin pouvait emporter de bonheur dans son cercueil si petit, et posant mes lèvres sur le front glacé de ce petit René, que j'avais si souvent baisé joyeusement, regardant bien ces traits qu'on

nous laissait voir pour une dernière fois, moi aussi j'ai pleuré!

La mort d'un ange n'a rien de lugubre pourtant. Le dernier sourire, resté épanoui sur ses lèvres, semble concourir avec le parfum et les fleurs pour nous donner un avant-goût d'un monde meilleur. Le spectacle d'une telle mort ne serait rien même, si la séparation n'était tout!

Ah! voilà bien pourquoi il semblait à cette pauvre mère désolée, tant qu'on lui permit de voir le cadavre de son petit enfant, qu'en le prenant dans ses bras, en le pressant sur son cœur, en le réchauffant de ses larmes, il ressusciterait sous ses baisers, et ce ne fut qu'en se sentant entraînée loin de ce petit cercueil, qu'on allait fermer à jamais, qu'elle comprit plus encore le vide affreux que laisserait l'ange qu'on lui enlevait. Une part d'elle-même semblait suivre ce cortège funèbre.

Mais Dieu avait besoin du frais sourire de ton enfant, bonne sœur! Il lui manquait un ange, il a choisi le tien. Courbe le front devant la sagesse de cette Volonté Divine, dont tu voudrais en vain pénétrer les mystérieuses lois!

Sais-tu seulement ce qu'attendait ton René dans ce vilain monde? Ah! remercie plutôt Jésus qu'il l'ait pris comme on prend une fleur pour en parer une couronne. Réjouis-toi de ce que tu as donné un ange au ciel, un soutien au trône du Seigneur! Que cette pensée te rende forte et plus courageuse dans ta vie assez facile, mais que le sourire de ton trésor n'éclairera plus.

Son gentil babil, son charmant *guc guc*, que tu aimais tant, n'égaiera plus ton intérieur heureux; cependant ne pleure plus, jeune mère. Dans tes moments d'ennui, de douleurs, lève les yeux plus haut que cette terre de ton regard; perce ce l'envers des cieux, et vois ton gracieux poupon au milieu des joyeuses phalanges des anges! De là, il te sourit encore, il tend encore vers toi ses petits bras, mais ils sont pleins des roses qu'il cueille dans l'abondant jardin du paradis pour sa maman de la terre.

"Ah! ne le cherchons plus dans la froide poussière
Cet ange au front si pur, objet si gracieux,
Il ne connaîtra pas de l'exil la misère,
Il est heureux pour toujours dans les cieux."

HERMANCE.

LA MENDIANTE.

(Suite et fin.)

J'entrai dans le salon de jeu et ayant pris l'air de la partie, et consulté mon calepin, je me mis à jouer. Je m'étais promis de garder pour moi toutes les chances que peuvent donner le calcul et la prudence. Je ne faillis pas à ma promesse, et depuis le début jusqu'à la fin de la bataille, je ne me laissai pas déborder un instant par la passion. Le succès de mes premiers coups me donnait déjà les plus grandes espérances. Mais bientôt la veine changea, je perdis, je perdis encore, je perdis avec un malheur sans pareil: en une heure mes neuf cents dollars furent dévorés.

Je me levai calme et d'un air indifférent; mais je chancelais en marchant vers la porte et mes doigts crispés sur ma poitrine égratignèrent ma peau jusqu'au sang. Je descendis l'escalier en trébuchant à chaque marche; mais je n'étais déjà plus en danger de mourir d'une apoplexie foudroyante: l'air froid de la rue, en me frappant au visage, avait rendu la circulation à mon sang. Les cris de désespoir, les malédictions

tions de la rage éclatèrent sur mes lèvres ; l'idée du suicide traversa mon cerveau comme un éclair sinistre, et je l'adoptai en un moment. La rivière était proche ; je résolus d'aller m'y jeter. Je me voyais déjà avec délices balancé dans le vert linceul de l'eau, quand je heurtai du pied la pauvre fille à qui j'avais fait l'aumône. Elle était toujours endormie et n'avait pas même changé d'attitude ; dans sa main délicate et blanche étincelait encore la pièce d'or que j'y avais placée.

Je m'arrête un instant ; je suis arrivé à l'action la plus honteuse de ma vie et l'aveu m'en est bien pénible, mais c'est précisément pour m'infliger cette honte que j'ai entrepris ce récit. Jeu ! passion détestable, à quelles infamies devais-tu me conduire ! J'avais volé ma mère, c'était bien mal ; eh bien, ce n'était rien encore : je volai la malheureuse enfant qui était là endormie sous mes yeux ! Voler est le mot ; je lui repris la pièce d'or que je lui avais donnée.

Elle ne s'était pas aperçue de l'aumône ; elle ne s'aperçut pas du vol. "Pour ma mère, pour ma mère !" dit-elle encore pendant que mes doigts touchaient légèrement sa main. Je remontai l'escalier avec précaution de peur de l'éveiller d'avantage, et sans me faire aucune espèce d'illusion sur la vile action que je venais de commettre, je passai vivement la main sur mon visage pour y ramener un peu de couleurs et je rentrai de nouveau dans le salon de jeu.

Quand j'arrivai près de la table des joueurs, le banquier distribuait les cartes ; il m'en donna une. — Notre jeu était le *Marmara*, jeu maudit s'il en fut jamais, où chacun parie sur sa carte. Je pariai de suite le montant de ma pièce d'or, je gagnai, je pariai de nouveau, je gagnai encore et encore ; la somme placée devant moi commençait à devenir ronde, la vue de l'argent me donna de la hardiesse et du courage, je gagnai de nouveau sur ma carte les trois quarts de ce que je possédais et j'emportai. Je fais alors quitte ou double et je gagnai encore. Des calculs, de la prudence, quand on lutte avec le hasard, quelle folie ! Éperdu, frissonnant, un nuage devant les yeux, des bourdonnements dans les oreilles, je jouai comme un homme ivre, comme un fou, comme un forcené, et je gagnai. A chaque fois j'entendais vaguement autour de moi des rires, des exclamations, des murmures : avertissements inutiles ! A chaque coup je jouais plus follement, toujours je pariais la somme entière que j'avais devant moi, et je gagnais, je gagnais constamment. L'or et les billets de banque firent bientôt une montagne sous mes mains. "Il gagne plus de vingt mille piastres" dit une voix derrière moi : ces paroles me rendirent subitement mon sang-froid. Vingt mille piastres ! c'était plus que je n'avais perdu ! Je retrouvais, et bien au-delà, toute la fortune de ma mère ! D'une main frémissante de joie je fourrai mon argent dans mes poches, et, faisant un signe d'adieu définitif aux joueurs frappés de consternation, je partis.

En ouvrant la porte de l'escalier le souvenir de la mendicante me revint. Je descendis rapidement me promettant bien de lui rendre sa pièce d'or avec usure : elle n'y était plus. Je la cherchai inutilement dans toutes les rues environnantes ; je fis même l'imprudence de retourner à la maison de jeu et de demander au garçon s'il l'avait vue, et le portrait que je lui en fis ne réveilla dans son esprit aucun souvenir. Brisé d'émotions, je revins chez moi, et ma fatigue était telle, que je ne tardai pas à m'endormir.

Le lendemain, je devais, comme d'habitude, faire la visite de mes malades. Je me levai trop tard. Je m'habillai et je passai dans la chambre de ma mère :

— Qu'y a-t-il donc ? dit-elle en m'apercevant ; tu n'es pas aller faire tes visites ; es-tu malade ? Je me mis à genoux devant elle.

— Non, lui répondis-je, je ne suis pas malade ; mais si vous le permettez, j'avertirai mes patients et nous retournerons dans notre ville natale.

— Comment ! qu'est-ce que cela veut dire ? Alors, et sans vouloir quitter mon attitude de suppliant, je lui avouai tout.

Mère chérie, cœur indulgent, âme désintéressée et sublime ! Mes yeux fixés sur son visage pendant cette pénible confession, n'y surprirent pas un mouvement d'inquiétude ou de colère, je n'y vis que de l'attendrissement et de la pitié ! Accablé de cette bonté plus cruelle pour moi que les plus violents reproches, je sentis ma voix s'éteindre dans les sanglots et dans les larmes.

— N'en parlons plus, dit ma mère en jetant ses bras autour de mon cou ; péché avoué, péché pardonné. Quant à ta décision, je suis de ton avis, il faut que nous quittions ; non que la maison de jeu ait maintenant des dangers pour toi, je suis convaincu que tu es maintenant corrigé et que tu n'y rentrerais jamais, mais tu dois avoir dans la ville la réputation d'un joueur ; tu aurais trop de peine à reconquérir la confiance publique : il vaut mieux partir.

— Mais avant de partir vous m'aidez à retrouver cette pauvre fille sans laquelle nous serions ruinés maintenant ?

— Oh ! oui, oui, elle a droit à une grande récompense, et je vais m'efforcer de la découvrir."

Le jour même j'allai au bureau de police, et, sans expliquer l'intérêt qui me faisait agir, je donnai le signalement de la mendicante, et je remis aux agents autant d'argent qu'il en fallait pour stimuler leur indifférence.

Habitée à visiter les demeures du pauvre, ma mère se mit en quête avec ardeur, et de mon côté je commençai activement mes recherches ; mais deux longues semaines s'écoulèrent sans amener aucun résultat. J'en étais désolé. "Pauvre enfant, me disais-je, elle n'a été que l'instrument passif employé par Dieu pour ma délivrance ; car enfin, sans elle, sans cette pièce d'or que j'eus l'idée de lui donner et de lui reprendre, j'étais ruiné, j'étais perdu. Je me tuais, misérable que je suis, je me tuais comme un égoïste et un lâche ; et ma mère, ma mère, privée à la fois de sa fortune et de son fils, que serait-elle devenue, grand Dieu !..... Elle aurait été réduite à demander une place, soit comme servante, soit à l'hôpital ! Ainsi, je dois à cette infortunée mon bien et ma vie ; je lui dois le salut de ma mère, plus précieux pour moi que tout le reste, et elle n'éprouverait pas les effets de ma reconnaissance, elle continuerait à languir dans l'indigence et le besoin ! Ah ! j'ai contracté envers elle une dette sacrée : tant que je ne l'aurai pas acquittée, il me sera impossible d'être heureux !" C'est ainsi que mes idées s'exaltaient au sujet de la mendicante, et peut-être le souvenir de sa beauté, de sa grâce enfantine et touchante n'était-il pas étranger au désir que j'avais de la retrouver.

Un jour, enfin, que je revenais à la maison découragé, abattu par l'inutilité de mes recherches, haletante et troublée, ma mère accourut au-devant de moi :

"Mon fils, me dit-elle, je crois avoir trouvé celle que nous cherchions." Sans prendre le temps de s'expliquer d'avantage, elle fit signe à une servante qui tenait à son bras un panier plein de provisions de toute espèce et elle nous emmena tous les deux. Chemin faisant, elle me raconta qu'elle me conduisait chez deux femmes qui étaient la fille et la veuve d'un

employé public mort il y avait peu de temps sans leur laisser aucune ressource. La misère, les privations, les chagrins, avaient donné à la mère une maladie dangereuse, et la fille, seule capable de travailler, se consumait jour et nuit sur des travaux d'aiguilles dont le produit était loin de suffire à leurs besoins. Ses voisins, presque aussi misérables qu'elle, ne tarissaient pas en éloges sur sa vertu et sur sa beauté.

Arrivés dans une petite rue, devant une maison de la plus misérable apparence, ma mère s'engagea dans un passage sombre et dans un escalier plus sombre encore. Nous montâmes au second étage qui était le dernier. Là, dans une chambre sans enduits, sans rideaux, sans meubles, sans feu, auprès d'un lit où grelottait une pauvre femme mourante, je vis et je reconnus du premier regard la jeune fille à la pièce d'or, la mendicante endormie de la maison de jeu. Agenouillée au chevet de sa mère, elle lui faisait boire un peu d'eau de cannelle ; c'était le seul remède qu'elle eût à lui donner.

— C'est elle, n'est-ce pas ? me dit ma mère en se penchant à mon oreille.

— Oui, oui, ma mère.

— Ah ! tant mieux !

Nous nous approchâmes du lit. Anéantie par l'excès du chagrin, la jeune fille retrouva quelque énergie pendant que j'examinais sa mère, et ses yeux cherchèrent son arrêt dans les miens. Au premier aspect il ne me parut pas que la malade fût en danger de mort, et je me hâtai de le déclarer ; mais elle, seconant la tête :

"Monsieur le médecin, dit-elle, j'aurais pu être sauvée il y a quinze jours, mais il aurait fallu avoir un peu d'argent pour acheter des remèdes, et nous avions à peine de quoi acheter du pain. J'ai envoyé ma fille mendier trois nuits de suite ; voyez si le monde est dur, elle ne m'a jamais rien rapporté. La bonté de Dieu nous amène enfin des âmes compatissantes ; c'est tant mieux pour ma fille qui va peut-être trouver quelque appui sur la terre ; mais pour moi, c'est trop tard. Il n'est plus temps de me sauver."

Je fus atterré de ces paroles qui me rendaient si directement responsable de la mort de cette infortunée.

"Prenez courage, lui dis-je ; votre état n'est pas aussi grave que vous le croyez." Un sourire ironique fut sa réponse ; puis, après un silence :

"Ce n'est pas un médecin qu'il me faut, me dit-elle : c'est un prêtre. Faites-en venir un sur-le-champ."

Souvenir affreux ! expiation plus grande que la faute ! La pauvre femme avait dit vrai, sa maladie avait fait de tels ravages, qu'il n'était plus possible de la guérir. Elle mourut en me remerciant et en me bénissant ; elle aurait mieux fait de me maudire, et peut-être elle en avait le droit.

Ma mère recueillit sa fille, la consola, l'encouragea ; et quelques jours après, nous fîmes nos préparatifs pour retourner dans notre ville natale. Gertrude (tel était le nom de la mendicante) consentit à nous y accompagner. Son premier désespoir était adouci ; mais, en dépit de nos soins, de nos efforts pour la rendre heureuse, elle conservait une tristesse invincible et qui semblait inexplicable dans sa nouvelle situation. Les bontés de ma mère n'étaient pourtant point semées sur une terre ingrate : chaque jour, Gertrude lui donnait quelque marque de respect, de tendresse, de reconnaissance, et chaque jour nous nous sentions attachés davantage à cette douce et aimable enfant.

Cependant elle dépérissait. Je voyais peu à peu ses joues reprendre leur pâleur souffrante, et ses yeux leur expression de découragement.

Il n'y avait aucune raison physique à cet état de langueur douloureuse; ma mère en soupçonna une morale, et, avec l'autorité d'une amie et d'une bienfaitrice, elle somma Gertrude de la lui confier; ainsi pressée, la pauvre enfant laissa échapper son secret. Du vivant de son père elle avait fait la connaissance d'un jeune homme qui avait voulu la demander en mariage; mais les parents du jeune homme, ambitieux pour leur fils, et possédant quelque fortune, avaient refusé leur consentement à cette union. Peu de temps après Gertrude était partie pour la ville de M***. Malgré ses lettres, elle ne voyait aucun avenir heureux dans son amour, elle était convaincue que les parents de celui qu'elle aimait ne se résigneraient jamais à l'appeler leur fille: tel était le sujet de son chagrin.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas parlé plus tôt? lui dit ma mère en l'embrassant; je vous aurais épargné bien des peines! Sans me confier ce qu'elle venait d'apprendre, elle écrivit aux parents du jeune homme dont lui avait parlé Gertrude, que des raisons particulières, un devoir de reconnaissance, l'obligeaient à s'occuper de l'avenir de cette jeune fille, et que si leur fils était toujours dans le dessein de la prendre pour femme, elle la lui offrait, à la mode française, avec quatre mille piastres de dot. Après quelques moments d'hésitation de la part des parents, et pressés aussi par le jeune homme, ils se décidèrent à envoyer une réponse affirmative. Ma mère la lut d'abord à Gertrude qui, confuse, éperdue, ne pouvait croire à son bonheur, et refusait d'accepter d'aussi grands bienfaits; puis elle vint m'en donner connaissance. Comme je l'écoutais en pâlisant et sans prononcer une parole:

— Qu'as-tu donc? me dit-elle; ne m'as-tu pas répété vingt fois que nous avions contracté envers Gertrude une dette sacrée, et tant qu'elle ne serait pas acquittée il manquerait quelque chose à ton bonheur?

— Oui, oui, ma mère, c'est vrai.

— Eh bien, voilà la pauvre enfant mariée selon son cœur. Nous ne lui devons plus rien. Sois heureux.

Je ne répondis pas. Je penchai ma tête dans mes mains et parus absorbé dans une rêverie; mais quand ma mère m'eut quitté, je ne fus plus maître de ma douleur, et je pleurai à sanglots. Moi aussi j'avais un secret que je ne lui avais pas encore révélé. La pitié, la reconnaissante affection que m'avait inspirées Gertrude, s'étaient peu à peu changées en un sentiment plus profond; et au moment où elle était liée à un autre je venais de m'apercevoir que je l'aimais.

Je suis arrivé au bout de ce résumé de ma vie. J'ai eu quelque plaisir à en écrire les premières pages; mais les dernières m'ont bien coûté. Gertrude s'est mariée et je ne suis pas encore parvenu à l'oublier. Tel est le châtiement par lequel j'expie ma passion pour le jeu et les mauvaises actions qu'elle m'a fait commettre. La plupart des personnes qui s'y livrent y trouvent le déshonneur et la ruine; j'ai été moins malheureux qu'elles; un hasard inouï m'a rendu ma fortune au moment où elle semblait perdue pour toujours. Il m'a paru néanmoins qu'une grande moralité ressortait de mon aventure, et je la publie afin de donner un nouvel exemple des ravages moraux que cette détestable passion peut exercer sur un honnête homme, et des résultats funestes qu'elle aura toujours pour lui.

DE RIBARS.

LA LEÇON DU MALHEUR

— La femme doit être soumise à son mari.
— Et le mari doit aimer sa femme. Moi aussi, je me souviens. Est-ce que tu m'aimes quand tu me refuses ce que je te demande?

— Oni, petite femme, je t'aime. Je n'approuve pas ces excursions; il arrive si souvent des accidents.

— Mais c'est un voyage si court. Que peut-il y avoir à redouter? Moi qui sors si peu, Edmond, et toutes mes amies seront là.

— Raison de plus; plus il y a foule, plus il y a de dangers à craindre.

— Qui te parle de foule? C'est un pique-nique donné par les MM. Lapave. Ils ont loué "L'Oiseau Mouche" pour la journée. Le départ est à dix heures; mais cette après-midi, le bateau reviendra en ville, pour repartir à quatre heures avec les messieurs qui n'auront pu s'absenter toute la journée. Veux-tu venir alors? Dis donc oui, et laisse-moi aller avec Paul; le grand air est si bon pour cet enfant.

— Nous irons à la campagne samedi, tous ensemble.

— L'un n'empêche pas l'autre. D'ailleurs, j'ai promis à Lucie Maillard que j'irais avec elle aujourd'hui: je veux y aller — j'irai.

— C'est bon, ma chère, tu iras. Je ne veux pas faire le tyran, je cède quoiqu'il m'en coûte beaucoup; je vais être inquiet toute la journée; je suis peiné de te voir si entêtée. Si je le pouvais, je t'accompagnerais, mais je ferai le voyage de quatre heures pour revenir avec toi. Bonjour.

M. Dancourt prit son chapeau et s'en alla.

C'était la première fois depuis leur mariage qu'il se séparait aussi froidement de sa femme.

Demeurée seule, celle-ci ne songea d'abord qu'à se réjouir de sa victoire. Elle rangea le petit salon où venait de se passer cette scène conjugale; ensuite elle procéda à la toilette de son enfant et à la sienne, puis elle partit avec Paul, qui était ravi de s'en aller promener en bateau et jouer à la campagne.

Madame Dancourt ne partageait déjà plus cette joie; à peine fut-elle dans la rue qu'elle commença à regretter son obstination; la promenade projetée n'avait plus de charme pour elle; si elle n'avait écouté que son cœur, elle serait retournée à la maison: mais l'orgueil l'emporta.

Revenir chez elle, c'était faire voir à son mari que son déplaisir avait le pouvoir de l'inquiéter et de lui faire regretter l'attitude indépendante qu'elle avait prise vis-à-vis de lui.

Arrivée sur le quai, elle s'aperçut qu'elle était en retard — petit Paul ne marchait pas vite — les derniers passagers s'embarquaient. *L'Oiseau Mouche*, tout pavoisé, était chargé — trop chargé. La pauvre femme hésitait; les craintes de son mari lui revenaient à la mémoire; elle trouvait le bateau bien petit, les invités bien nombreux; son indécision était si pénible qu'elle se sentait prête à pleurer.

Tout à coup, une heureuse idée lui vint à l'esprit, personne encore ne l'avait vue ou reconnue, elle s'éloigna du quai en toute hâte.

— Que je suis donc contente, se dit-elle, d'y avoir pensé lorsqu'il en était encore temps. Je n'irai pas à ce pique-nique, mon mari s'y opposait, il me semble que mon entêtement me porterait malheur. Je vais à T*** passer la journée avec ma vieille mère. La *Bonne Etoile* part dans une demi-heure, je reviendrai par le chemin de fer avant quatre heures. Mon mari n'aura pas eu le temps de partir par *L'Oiseau-Mouche*; mais il aura été mécontent contre moi toute la journée, c'est assez; je n'aurai pas cédé

à sa volonté, je n'aurai couru aucun danger et je serai de meilleure humeur, je me ferai pardonner la querelle de ce matin.

Elle se promenait sur le trottoir pour donner au bateau du pique-nique le temps de s'éloigner. Lorsqu'elle le vit assez loin pour qu'il n'y eût pour elle aucun risque d'être reconnue par les passagers, elle revint sur le quai et se dirigea vers le bateau qui devait la transporter à T***.

Une heure après elle était auprès de sa mère à qui elle ne dit mot de ce qui s'était passé le matin.

C'était un beau jour d'été et la journée eut été délicieuse pour elle sans les remords qui agitaient son cœur.

Que n'ai-je été plus aimable pour mon mari, se disait-elle; je ne lui ai pas même dit bonjour. Lui, si bon pour moi; nous avons toujours été si heureux, jamais la moindre querelle. Je voudrais qu'il fût l'heure de retourner en ville.

Ces pensées lui revenaient sans cesse à l'esprit, la journée lui parut longue.

Mais il n'en était pas ainsi pour Paul: il s'amusait, lui — il s'en donnait à cœur joie. Courir dans le jardin et dans la cour de la ferme, regarder les hommes qui travaillaient dans les champs dorés, cueillir les beaux coquelicots rouges et les bluets éclatants en se glissant le long des sillons; aller visiter l'étable et le poulailler, tout cela en compagnie d'un gentil cousin un peu plus âgé que lui, quel bonheur pour un petit captif de la ville!

Aussi ce ne fut pas sans regrets qu'il suivit sa mère lorsqu'elle lui dit qu'il était temps de partir. Elle ne le trouva qu'après de longues recherches, assis avec son camarade, au bord d'un ruisseau, occupés à faire la pêche. La fraîche toilette de Paul avait subi bien des avaries: le petit costume de piqué n'était plus blanc, la chevelure bouclée était bien ébouriffée; le chapeau gisait sur l'herbe en compagnie des bas et des souliers, tout maculés de boue, car c'était bien mieux d'avoir les pieds nus pour les plonger dans l'eau du ruisseau.

Madame Dancourt était désolée: il n'y avait plus que dix minutes pour se rendre à la gare, et si elle manquait le train de trois heures, elle ne pourrait partir que le lendemain matin.

Que dirait mon mari? Si je ne suis pas chez moi avant quatre heures, il sera parti sur *L'Oiseau-Mouche*, et que pensera-t-il en ne me voyant pas au pique-nique, se disait la pauvre femme, les larmes aux yeux.

L'enfant fut remis en toute hâte en un état à peu près convenable, et sa mère fut bientôt installée avec lui dans le wagon, en route pour la ville.

C'était bien la plus misérable des voyageuses que cette pauvre madame Dancourt; elle ne songeait qu'à son mari, à son inquiétude, à la scène du matin; il lui tardait de le revoir et de lui demander pardon de sa sotte résistance à sa volonté.

Enfin, elle arrive à la ville, puis chez elle. Le seul aspect de la maison lui dit que son mari en est absent — toutes les fenêtres sont closes, et lorsqu'il entre il ouvre de suite celles du petit salon: il aime l'air et la lumière.

Elle frappa — la bonne lui ouvre la porte, mais en apercevant sa maîtresse, la fille poussa un cri:

— Vous, madame, c'est vous! Ah! Dieu soit béni, vous n'êtes pas blessée? Comment avez-vous échappée? N'était-ce pas terrible?

Elle s'arrête toute émue.

Madame Dancourt ne répond pas. Elle entra dans la maison en regardant avec le plus grand étonnement la figure effarée de sa servante.

Est-elle folle, cette fille, se dit dit-elle.

Enfin la parole lui revient.

—Que voulez-vous dire ?

Une étrange sensation l'étreint à la gorge.

—Ce que je veux dire ? demande la bonne, de plus en plus surprise. Ne le savez-vous pas ? N'étiez-vous donc pas à ce pique-nique ? Vous m'avez dit ce matin que vous y alliez. Madame, et un terrible accident est arrivé quand le bateau est revenu. Presque tous les passagers ont été blessés, plusieurs ont été tués : on doit être à les débarquer maintenant.

—Un accident, murmura madame Dancourt, en s'appuyant au mur ; elle se sentait défaillir, un nuage obscurcissait sa vue. Puis tout à coup, revenant à elle-même, elle saisit le bras de la servante, en s'écriant :

—M. Dancourt y a-t-il été ? L'avez-vous vu ? Dites, mon Dieu, dites vite.

—Oh ! Madame, je n'en sais rien. Il est entré ici vers quatre heures, puis il est reparti.

La pauvre fille à son tour se demandait si sa maîtresse perdait la raison, car, dans son impatience, madame Dancourt la secouait presque.

—Ayez soin de Paul.

Et madame Dancourt sortit de la maison et se mit à courir dans la rue, aussi vite que si ses pieds eussent été des ailes, ne voyant personne regardant tout droit devant elle.

Une scène de détresse et de terrible confusion s'offrit à ses regards lorsqu'elle arriva sur le quai. Hommes, femmes et enfants accourraient de tous côtés. Chaque naufragé, aussitôt débarqué, était entouré d'une foule de personnes qui craignaient de reconnaître dans la victime un parent ou un ami, et qui cependant étaient avides de le voir.

"Edmond, Edmond," criait Madame Dancourt, à moitié folle, en essayant de se frayer un chemin à travers la foule. "Oh ! mon mari, où es-tu ? Edmond, Edmond," s'écriait-elle de l'accent le plus désespéré, en froissant les personnes qui étaient devant elle.

Un homme qui accourait en sens inverse et qui semblait aussi excité qu'elle, lui saisit le bras, en essayant de regarder sa figure.

— "Laissez-moi ! Laissez-moi ! Je cherche mon mari," dit-elle en gémissant et repoussant la main qui la retenait. Mais à l'instant, elle se sentit entourée par deux bras nerveux et elle s'entendit appeler par son nom : "Hélène, Hélène," en accents indescriptibles. Elle leva les yeux et reconnut son mari. Sa surprise, son saisissement furent tels qu'elle se sentit défaillir, et elle serait tombée si le bras de son mari ne l'avait soutenue.

—Edmond ! Oh ! quel bonheur ! murmura-t-elle, tandis que les larmes, longtemps retenues, jaillissaient de ses yeux.

—Chère femme ! Mais notre enfant ? Où est Paul ?

—Sain et sauf à la maison—fut tout ce qu'elle put dire, mais c'était assez.

A peine plus fort que sa femme, M. Dancourt la conduisit à leur demeure, et là, père, mère et enfant se retinrent en un long embrassement.

—Edmond, si tu me pardonnes cette fois, jamais plus je ne résisterai à ta volonté, dit Madame Dancourt lorsqu'ils furent un peu revenus de leur émotion.

—Ne parles plus de cela, chère amie ; mais dis-moi, comment il se fait que tu n'étais pas à bord du bateau.

Alors Madame Dancourt lui raconta ce qu'elle avait fait.

—Mais toi, Edmond, qu'as-tu pensé en ne me voyant pas ? Et comment as-tu échappé à l'accident ? Es-tu sûr de n'avoir aucun mal, aucune blessure ?

—Très sûr, chère enfant, car je n'étais pas à

bord. Mes affaires m'ont retenu trop longtemps. Le bateau était parti lorsque j'ai pu laisser mon bureau. Je suis venu ici, mais la maison m'a paru si ennuyeuse que je suis sorti dans l'intention de me promener sur le port en attendant ton retour.

A moitié chemin je rencontre quelqu'un qui m'apprend l'accident. Comment te peindrai-je mes inquiétudes et mes souffrances ! J'étais à moitié fou ; j'errais sur le quai, te cherchant presque sans espérance, lorsqu'une femme qui criait : "Edmond, Edmond," se jeta sur moi poussée par la foule.

Nous avons eu de cruelles angoisses tous les deux, petite femme, je souhaite ardemment que ce supplice ne se renouvelle jamais pour nous.

—Tout est arrivé par ma faute, Edmond ; mais je n'ai pas seulement souffert ce soir, en craignant de l'avoir perdu, j'ai été misérable toute la journée de m'être si mal conduite envers toi ce matin. Dieu soit béni pour la bonne pensée qu'il m'a inspirée de ne pas aller à ce pique-nique ; je lui dois le bonheur d'être encore avec toi.

QUÉBECQUOISE.

LE LACHE QUI BAT LES FEMMES.

MONSIEUR attend madame qui est allé seule dîner en ville.—A onze heures madame rentre en riant aux larmes.

MONSIEUR. Comme tu es gaie ce soir, Sylvie ; il paraît qu'on s'est fort amusé ce soir chez Bichard ?

MADAME (*riant toujours*). Tu ne devinerais jamais ce qui me donne ainsi à rire.

MONSIEUR. Bichard vous aura encore fait sa farce de servir de la bière avec des poissons rouges dedans.

MADAME. Non ; j'aime mieux te le dire tout de suite ; il a flanqué un soufflet à sa femme !...

MONSIEUR. Pas possible !

MADAME. Un soufflet d'une telle force que chacun s'est vite caché la figure sous sa serviette pour ne pas recevoir des éclats de tête. Bichard voulait la lampe à droite, à cause de son mauvais œil ; Aglaé la voulait à gauche, ce qui avantageait ses diamants ; chacun d'eux la posait et la reposait ; à la sixième fois, Aglaé, qui est rageuse, a fini par la camper, exprès, au beau milieu du plat d'épinards ; c'est alors que son mari lui a réchauffé la joue. (*Riant.*) Je ris encore de la figure que faisait Aglaé ; mais au fond, je suis indignée contre Bichard, car l'homme qui bat une femme est un lâche.

MONSIEUR. Oui, bien souvent...

MADAME. Quoi ? bien souvent !... tu peux dire : toujours ! L'homme qui bat une femme est toujours, toujours un lâche !

MONSIEUR. A moins qu'il n'ait été poussé à bout.

MADAME. Poussé à bout !... Est-ce que tu aurais l'audace de vouloir défendre Bichard ?

MONSIEUR. Non, non... seulement, je dis qu'il est des circonstances...

MADAME (*sèchement*). Tiens, tu ferais mieux de dire franchement le fond de ta pensée.

MONSIEUR. Mais je n'ai pas de fond de pensée.

MADAME. C'est que, avec tes : "circonstances," tu parais vouloir te mettre en scène.

MONSIEUR (*naïvement*). Moi ! ah ! grands dieux ! non.

MADAME. Pourquoi ris-tu en disant cela ?

MONSIEUR. Je ris... dame !... je ris comme tu riais tout à l'heure... en pensant à ce farceur de Bichard qui...

MADAME. Comment ! "farceur..." Tu appelles sa brutalité une farce, toi ? On voit bien que

tous les hommes se soutiennent ! au besoin, tu l'imiterais, n'est-ce pas ? Ah ! je suis sûre que ce n'est pas l'envie qui te manque.

MONSIEUR. Que me manque-t-il donc ?

MADAME. Le courage ! Il est vrai de dire que je ne suis pas agaçante comme Aglaé.

MONSIEUR. Oh ! non.

MADAME. Quoi ! "oh ! non ?" Tu as l'air de le dire par moquerie. C'est qu'avec moi il ne suffit pas d'accuser, il faut encore prouver. Ainsi, tu oses me soutenir en face que je suis agaçante comme Aglaé ?

MONSIEUR (*patient*). Non, chère amie, je te répète que non... à la vérité, tu aimes bien un peu à taquiner...

MADAME. Moi !...

MONSIEUR (*se rétractant*). Mettons que je n'ai rien dit.

MADAME (*nervense*). Pas du tout, parlez... il est inutile de vous poser en victime silencieuse... Ah ! j'aime à taquiner !... Vous seriez fort embarrassé de citer une preuve à l'appui de ce que vous venez de dire.

MONSIEUR (*avec douceur*). Mais, ma bonne petite chatte chérie, sans aller bien loin, ce matin même, quand tu me soutenais que l'artiste Paulin Ménier est blond.

MADAME. Oui, il est blond.

MONSIEUR. Non, je te jure que tu te trompes, il est brun.

MADAME. Je vous dis qu'il est blond.

MONSIEUR (*céda*). Soit ! je le veux bien.

MADAME. Oh je ne tiens pas à vos concessions ironiques... il est si facile de jouer la résignation quand on ne veut pas confesser qu'on a tort.

MONSIEUR (*patient*). Eh bien ! oui, j'ai tort.

MADAME. Vous avez l'air de l'avouer du bout des dents ; tout autre, moins entêté que vous, viendrait dire : "Ma petite femme je te demande bien pardon d'avoir soutenu que Paulin Ménier est brun..."

MONSIEUR (*perdant patience*). Oui, oui, oui ; mais, ma chère amie, restons-en là, je t'en supplie... Tu veux que Paulin Ménier soit blond ? alors, il est blond. Si tu le désires, il sera vert.

MADAME (*nervense*). Vert !... Ah ! dites donc, vous savez que vous ne parlez pas à une folle ?... Puisque vous le prenez sur ce ton-là, je vous soutiens en face qu'il est blond.

MONSIEUR (*un peu agacé*). Oui, oui, il est même albinos. Es-tu contente ?

MADAME. Votre albinos prouve bien que vous ne l'avez jamais vu, sans cela vous auriez reconnu qu'il est positivement blond.

MONSIEUR. Mais, sacrebleu ! je t'ai vingt fois déjà répété que je le connais et que je lui ai parlé.

MADAME. Vous vous faites donc trainer par lui dans les coulisses pour pincer les femmes ?

MONSIEUR (*qui commence à trépigner*). Ah ! si nous entamons maintenant ce chapitre-là, nous n'en finirons plus. (*Voulant la paix.*) Tiens, Sylvie, nous ferions mieux de nous coucher.

MADAME. Tout cela ne m'apprend pas où vous avez connu ce blond Paulin Ménier (*monsieur se promène dans la chambre sans souffler mot*), il serait plus poli de me répondre au lieu de faire claquer vos doigts comme si vous les aviez trempés dans la friture.

MONSIEUR (*cherchant à se calmer*). Je t'ai dit déjà que c'était dans le passage Jouffroy un jour de pluie ; nous étions pressés par la foule ; en me reculant, j'ai marché sur sa botte et je me suis retourné pour lui demander pardon.

MADAME. Ce me semble bien extraordinaire que ce soit justement sur la botte de Paulin Ménier que vous ayez marché.

MONSIEUR. Il y a des hasards dans la vie.

MADAME. Et c'est là que vous croyez avoir vu qu'il est brun ?

MONSIEUR (*les yeux au ciel et les poings fermés*). Oh!

(Il ne répond rien et arpente la chambre d'un pas nerveux.)

MADAME. Vous avez beau montrer le blanc des yeux et vous raidir comme un élastique, tout cela n'est pas répondre.

MONSIEUR. Mais, nom d'une pipe! que veux-tu donc que je te réponde?

MADAME. On me répond que j'avais raison.

MONSIEUR. Je te l'ai déjà avoué deux fois.

MADAME. Oui, mais il y a manière de le dire.

MONSIEUR (*prenant un ton calme*). Écoute, Sylvie, je suis un peu malade, ainsi je te demande grâce, ne continuons pas; viens plutôt nous coucher.

MADAME. C'est bien facile, quand on a tort, de se tirer d'affaire en disant qu'on est malade. Et moi, est-ce que je ne suis pas malade aussi, depuis une heure que vous me tournez le cœur en vous promenant ainsi dans la chambre autour des meubles.

MONSIEUR (*sentant patience lui échapper*). Tiens, j'aime mieux te céder la place.

(Il va s'enfermer au salon.—Madame, après l'avoir laissé un instant seul, ne tarde pas à le rejoindre.)

MADAME. Quand aurez-vous fini votre comédie? Vous savez que je n'aime pas les gens nerveux et entêtés. Est-ce ma faute à moi si j'ai raison? Croyez-vous donc que je tiens beaucoup à ce que votre Paulin Ménier soit brun ou blond? Seulement, puisqu'il est blond, je cherche quel intérêt vous pouvez avoir à prétendre qu'il est brun.

MONSIEUR. Mais puisque je confesse qu'il est blond, laissez-moi donc tranquille, mille tonnerres!...

(Il se réfugia dans la salle à manger.)

MADAME (*le poursuivant*). Vous pourriez au moins être poli et me répondre sans vos jurons de charretier. Parce que monsieur, j'ignore pourquoi, feint d'avoir ses nerfs, il se croit dispensé d'être bien élevé.

(Monsieur se retire dans la cuisine.)

MADAME (*le suivant*). Et puis, vous savez? je déteste les gens rancuniers, qui ont toujours l'air de ronger leur frein. Je préfère les gens vifs, qui ne cherchent pas à éterniser une bouderie; ils ont des moments d'emportement, c'est vrai, mais au moins, la main tournée, ils ne pensent plus à rien... comme votre amie Bichard, par exemple.

MONSIEUR (*agacé*). Oh! en voilà un que j'approuve... en ce moment...

MADAME. Hein! quoi? que voulez-vous dire?

MONSIEUR (*cherchant à se modérer*). Rien, rien, je me comprends... Mais, une dernière fois, laissez-moi tranquille.

(Il se réfugie dans l'antichambre.)

MADAME (*le pourchassant*). Ah! vous apprenez votre Bichard parce qu'il a flanqué un soufflet à sa femme!... Vous voudriez peut-être l'imiter, et vous vous figurez sans doute que je suis en pâte molle comme Aglaé... Mais avisez-vous de me menacer... moi... du bout du doigt seulement... demain vous ne seriez plus en vie?.. (*Venant le regarder sous le nez*.) Voyons, touchez-moi donc... je vous en défie? (*Il la repousse doucement sans mot dire*.) Ah! vous n'osez pas! vous n'êtes pas assez courageux pour avoir cette lâcheté pour battre une femme... Vous voyez bien ces ongles-là, je vous en découperais la face. Oh!

MONSIEUR (*encore maître de lui*). Prends garde, Sylvie, tu viens de me fourrer un doigt dans l'œil.

MADAME. Voulez-vous bien me lâcher le poignet, ou je crie à la garde, à l'assassin et au feu tout à la fois.

MONSIEUR. Alors, fais attention à tes mains.

MADAME (*nerveuse au dernier degré*). Ah!

vous désirez m'assommer parce que Paulin Ménier est blond; mais essayez donc... je vous y engage... essayez!

MONSIEUR (*avec expression de rage*). Oh!

(Il sort sur le carré.)

MADAME (*le suivant*). Ah! vous êtes de ceux qui battent les femmes... osez commencer avec moi.

(Il monte au deuxième étage.)

MADAME (*montant aussi*). Touchez-moi donc... je ne vous demande que ça... touchez-moi donc... (*Les poings et les dents serrés*.) Oui, oui, oui, Paulin Ménier est blond... Maintenant, touchez-moi!

(Il grimpe au troisième étage.)

MADAME (*sur le rythme de l'air des lampions*). Il est blond, il est blond... touchez-moi... il est blond, il est blond!

(Au quatrième étage.)

MADAME (*en folie nerveuse*). Il est blond, il est blond, il est blond... Mais touchez-moi donc, grand lâche!

(Monsieur voudrait encore monter, mais il reconnaît qu'il est arrivé au grenier.)

MADAME. Je vous disais bien que vous n'oseriez pas me toucher... maintenant que vous m'avez attirée dans le grenier... loin des témoins... essayez un peu de me frapper, je vous en défie!

MONSIEUR (*perdant la tête*). Voyons, Sylvie, tu me rends fou!... je t'en supplie, tais-toi.

MADAME. Il est blond!

MONSIEUR. Une fois!... deux fois!...

MADAME. Il est blond, blond, blond!

MONSIEUR. Trois fois!

MADAME. Archi-blond!

MONSIEUR (*exaspéré*). TIENS!!!

(Il lui flanque un soufflet.—Moment de stupeur. Monsieur reste stupefait de son acte de brutalité; mais la commotion a amené une crise salutaire dans l'état nerveux de madame, qui fond tout à coup en larmes.)

MONSIEUR (*honteux*). Sylvie, je te demande deux cent mille fois humblement grâce de...

MADAME (*avec sanglots*). Non, mon bon chat, c'est moi qui implore mon pardon de t'avoir agacé... j'avais tort... maintenant la mémoire me revient... je confondais Paulin Ménier avec Priston, du théâtre du Palais-Royal.

ÉPILOGUE.

Le bruit de ce soufflet, retentissant dans le grenier, a réveillé tous les locataires de la maison qui ont cru que c'était la maîtresse poutre du toit qui craquait. Ils sont tous débout sur le seuil de leur porte au moment où les deux époux descendent tout heureux de réconciliation. A leur passage, chacun les accueille d'un sourire qui semble dire:

"Sont-ils enfants, et faut-il qu'ils s'aiment pour aller ainsi se promener dans le grenier... comme des chats..."

C'est ainsi qu'on écrit l'histoire.

EUGENE CHAVETTE.

LE TOUT MONTRÉAL

COURSES EN RAQUETTES, SOUS LES AUSPICES DU CLUB "LE TRAPPEUR".

Mon cher éditeur,

Vous me demandez de vous faire un compte-rendu de la dernière course en raquettes du club "Le Trappeur", et cela avec un sang-froid de propriétaire du *Journal du Dimanche*, comme si j'étais digne de passer pour un "véritable chroniqueur."

Que diable voulez-vous que je vous dise de si intéressant sur une course en raquettes, dont

j'avais l'honneur, il est vrai, d'être un des juges et que je n'ai pas même eu le plaisir de voir, pour cent raisons; la première et c'est la meilleure, c'est que je ne l'ai pas vue du tout?!!!

Je n'ai pas assisté au départ, mais j'étais certainement chez Pélouquin à l'arrivée des vainqueurs, avec les autres juges.

Et encore quels embarras on nous a suscités!

Voulant remplir mon devoir de juge avec conscience, j'eus le malheur de dire à un voisin:

"Mon Dieu, monsieur, veuillez donc avoir l'obligeance de vous effacer un peu, j'ai besoin de voir, " je suis juge".

"Et que m'importe, je suis "timer" et j'ai mon chronomètre en main pour constater le temps" dépensé par chaque coureur, pendant la course. Je fis l'impossible pour affirmer mes droits, j'exhibai mon badge; mais impossible de gagner un pouce de terrain de plus.

Malgré toutes ces contrariétés, je m'installai de mon mieux, décidé à tout observer pour bien remplir mon devoir de juge de la manière la plus impartiale.

Quand il s'agit de proclamer les vainqueurs des différentes courses, je fus naturellement chargé d'agir comme secrétaire et de dresser le procès-verbal de la décision des juges.

Ma position officielle me donne hélas trop d'occasions de faire des rapports officiels, trop souvent considérés comme officieux. Enfin, ne trouvant pas de raisons plausibles pour ne pas faire ce petit travail, je dus m'exécuter avec la meilleure grâce possible, et voici en peu de mots le résultat de ces "fameuses courses."

GRANDE COURSE DE 4½ MILLES.

Départ chez "Hogue" à 7 heures 17 minutes p.m. Huit hardis raquetteurs se sont disputé l'honneur de cette course, dont le résultat est comme suit:

1er Prix, Edouard Vallières, du Club "Trappeur" temps 40 minutes.

2nd Prix, M. Desroches, du Club St-Hyacinthe, temps 43 minutes.

3e Prix, M. Griffard, du Club "Le Trappeur" temps 43 minutes ¼ de seconde!!

2me COURSE.—Les Greens.

Course de 1½ mille ouverte à ceux qui n'ont jamais gagné de prix. Point de départ Hôtel Frigon.

1er Prix, A. E. Chouinard, du Club "Le Canadien" temps 10 minutes.

2nd Prix, A. Fraser, du Club "Le Trappeur", temps 13 minutes.

1er Prix, Clubs étrangers, temps 15 minutes.

Ici, à propos de boîtes, non à propos de raquettes, on a failli avoir des gros mots avec un des juges, président d'un des clubs de raquettes de cette ville, qui a sans doute oublié que dans une cause où on est intéressé, il est d'usage de s'effacer et de laisser les autres juges décider la question, et surtout de respecter cette décision, fut-elle contraire à ses opinions personnelles.

3me COURSE POUR HOMMES GRAS, 1½ MILLE.

1er Prix, N. Moreau, temps 23 minutes.

2nd Prix, J. B. Giguère, temps 23.3 minutes.

4me COURSE "LE TRAPPEUR" DE 1½ MILLE AVEC 15 LIVRES DE CHARGE.

1er Prix, M. Prévost, temps 20 minutes.

2nd Prix, M. St-Denis, temps 22 minutes.

Les courses terminées, et les juges étant

d'accord sur le verdict à rendre, nous fûmes invités à prendre une collation comme Peloquin seul possède le talent d'en offrir. La présence des membres des clubs *Le Canadien*, *le Trappeur*, *St-Hyacinthe* et *Trois-Rivières* suffit pour donner beaucoup d'entrain à ce repas de famille, et cette charmante soirée se termina par la proclamation des vainqueurs et la distribution des médailles au milieu d'un enthousiasme partagé par tous les assistants.

Dé l'aveu de tout le monde le club "Le Trappeur" a fait les choses d'une manière royale, et son digne président a pu s'acquitter avec grâce de l'agréable mission qui lui était confiée.

Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il y a eu force *speeches* et *discours*. On s'est nécessairement fait des compliments réciproques et la soirée eut été des mieux réussies, sans quelques légères ombres faites par certain personnage, dont la sollicitude paternelle bien connue pour les membres de son club, a failli compromettre le succès de cette agréable soirée.

Somme toute le club "Le Trappeur," nom euphonique qui à lui seul résume toute l'histoire de la raquette, doit être heureux du succès de cette soirée, qui nous démontre à l'évidence que les Canadiens-Français commencent à être "games" et à prendre un véritable intérêt dans un sport qui leur est propre et dont l'origine remonte à des temps inconnus.

Voilà, mon éditeur, en aussi peu de mots que possible, le résumé de cette soirée agréable. Je regrette infiniment de ne pas avoir le talent de vos chroniqueurs de la force de Mlle Maud, Fernand, Touchatout, De Ribars, Fréchette, et autres, y compris ma spirituelle cousine "Josephite." Mais enfin, disposé à me rendre aimable, comme toujours, je n'ai pu vous refuser le petit service que vous m'avez demandé, et je vous livre ce compte-rendu d'une soirée très agréable, avec l'espoir que vous me tiendrez compte de ma bonne volonté.

GEORGES LECLERC.

Notre compatriote Albani vient de remporter de nouveaux lauriers. C'est à Paris, au Palais du Trocadéro, que la célèbre cantatrice a triomphé. Elle interprétait le plus grand et le plus français des maîtres modernes, Gounod.

Nous avons reçu trop tard pour être publiée dans ce numéro une autre correspondance de Bozart. Il s'agit cette fois d'un projet concernant la célébration du cinquantenaire de la Saint-Jean-Baptiste. Nos lecteurs apprécieront l'idée de son auteur dans le prochain numéro.

Le Précieux Sang, tel est le titre d'un nouvel ouvrage de 384 pages grand in-18, publié par Mgr Larocque, ancien évêque de St-Hyacinthe, et portant l'Imprimatur de Mgr Moreau.

Cet excellent ouvrage, qui devrait se trouver dans toutes les familles catholiques, contient en outre des considérations sur le Précieux Sang, diverses Prières, Litanies, Indulgences accordées, etc. Le mois du Précieux Sang, avec méditations pour chaque jour du mois, et enfin les Prières durant la Ste-Messe.

Ce livre, qui est mis en vente au profit du Monastère du Précieux Sang, à St-Hyacinthe, ne se vend que 30 cts broché ou 50 cts relié, et sera envoyé franc de port sur réception du prix; il est en vente dans toutes les librairies catholiques, et spécialement chez E. H. Richer, Libraire, à St-Hyacinthe, et au Monastère du Précieux Sang, St-Hyacinthe.

Dans un de nos salons les plus recherchés, il a été donné Dimanche dernier une des plus ravissantes soirées littéraire et musicale à laquelle nous ayons encore assisté. Le nombre des personnes était très limité et se composait de l'élite de notre société montréalaise. Au cours de la soirée M. le professeur F. André a récité avec talent les morceaux suivants: La Muse au poète, A. de Musset. Les Vieux, Alphonse Daudet. Madame Théophile, Théophile Gauthier. Bérucia, Porto-Riche. Histoire de Napoléon, racontée par un vieux soldat, Alcide Tousez. Le Premier sourire, Eugène Manuel. Déclamation, par M. Jos. Masson. La chasse au lion, Alexandre Dumas, par Mlle Marie Masson. La Vierge à la Crèche, de A. Daudet, et le Pater, de Ratisbonne ont été au cours de la soirée récités par des élèves de M. F. André.

MODES DU JOUR

Nous sommes enfin arrivés au plus mauvais jours de la saison; les chemins sont mauvais, il pleut; que faire? Se promener? on n'y peut songer à moins d'y être forcé; il faut donc rester chez soi et profiter de cet emprisonnement obligatoire pour préparer les costumes de la saison nouvelle.

Si la coupe et la couture des robes habillées sont choses difficiles à faire à la maison, et que je ne conseillerai jamais d'entreprendre, il n'en est pas de même des costumes de demi-toilette. Ceux-là peuvent parfaitement être exécutés par et dans la famille. Les machines à coudre ont sous ce rapport rendu bien des services aux petites et même aux grandes bourses. Il y a dans la confection des costumes, dans l'intérieur, un côté qu'il est bon de ne pas négliger, c'est celui de l'enseignement pratique pour les jeunes filles. Il est utile, quel que soit l'état de fortune dans lequel on se trouve, d'apprendre à ses enfants à faire œuvre de leurs dix doigts; une femme qui sait habilement tailler une robe peut toujours, dans des moments critiques, trouver le pain quotidien et celui des siens. Or, avec quelques patrons, un peu de bonne volonté et assez de goût, on peut devenir une bonne couturière. Je dirai plus: les femmes les mieux habillées sont celles qui ont pris le soin d'étudier la science du costume et qui savent elles-mêmes indiquer, à l'essai, les côtés défectueux de la robe qu'elles endossent.

Les patrons en papier ne sont jamais parfaits; taillés sur des mesures moyennes ils ne conviennent jamais complètement à celles qui les achètent, il faut donc, pour ainsi dire les retailler, ou au moins les réajuster; le travail est facile et doit toujours être fait. J'ai vu récemment des paletots en belles étoffes complètement perdus par suite de la forme ridicule qu'on leur avait donnée; et cela pour quelques pouces de taille qu'on avait laissés en trop ou mis en moins. J'insiste sur ce point parce que les formes actuelles de visites demandent à être parfaites sous le rapport de la coupe, c'est en dehors des garnitures leur seule élégance.

On peut également profiter des jours de mauvais temps, en perlant ou en préparant des franges de chenille, très à la mode en ce moment. Les matiè-

res premières coûtent peu et on obtient à bas prix des garnitures qui coûtent fort cher.

On portera aussi beaucoup d'or cette année, mais plutôt en agréments qu'en masse solide. La dentelle au crochet en fil écri mélangé d'or sera très à la mode; toutes les dames savent faire ces dentelles et je les engage fortement d'en commencer la confection de quelques-unes dont elles auront facilement l'emploi soit pour le chapeau, soit pour le costume.

Décidément il se portera beaucoup de soie ce printemps, et les patrons les plus recherchés seront à rayures ou à pois. Le satin aura également une grande vogue, mais j'aime peu ce tissu pour les toilettes de ville, il convient beaucoup mieux aux robes habillées pour la maison et les visites. Les tissus légers de laine, en couleurs claires et foncées, unis, rayés, ou à carreaux conviennent plus que toute autre étoffe à notre climat et à nos mœurs, et je préfère de beaucoup à prix égal un beau costume en laine fantaisie, à une robe de soie inférieure. Le grand écueil des soies communes est justement dans l'énorme consommation qui en est faite et qui, rendant cette mode vulgaire et commune, la tue tout de suite. Les saisons de soie, comme on les appelle, sont de très courte durée. Ce froufrouement continu, ces reflets qui ne laissent aucun repos à l'œil, ces tons durs et criards qui nuisent au teint, cette difficulté insurmontable d'obtenir une robe de soie bien faite d'une couturière ordinaire, tout cela réuni agace, énerve et tend à écourter le règne de la soie. La soie, en dehors des bals, n'est belle qu'en noir ou en couleurs sombres. Il est vrai que quand on est fatigué d'une de ces robes on peut la convertir en doublure; on aurait peut-être bien fait de commencer par là, car une robe en voile de laine doublée d'une soie légère est aussi ravissante et élégante qu'une robe de soie commune l'est peu.

PÉPIA.

CORRESPONDANCE.

Madame J. P.—La rotunde se portera toujours, c'est un meuble indispensable qu'on n'est pas près de délaisser. On la fait moins ample. En cintrant un peu le dos par une couture, elle sera tout à fait à la mode; acceptez puisque c'est un cadeau.

Madame B. J. Québec.—La saison est assez avancée pour que vous donniez à ce vêtement la forme mantelet. Ce sera très bien en velours frappé avec frange de chenille. Vous aurez votre rotunde pour les derniers jours de froid.

Mademoiselle Berthe.—Si votre maman a le teint très brun, c'est le rouge ou le jaune qu'il faut choisir pour cette capote. Le rouge grenat est fort seyant. Avec une légère dentelle et une touffe de marabouts paille pointillés d'or, elle serait coiffée à ravir.

Madame Edouard C. Sherbrooke.—Je ne connais pas d'autre coiffure de maison, pour homme, que l'antique calotte à gland ou le bérêt, si l'homme est jeune. La casquette est très bien, pour aller au jardin; mais elle est peu acceptée dans l'appartement. En somme, tout cela tient surtout aux habitudes prises et au genre de vie adopté. Il n'y a rien d'absolu.

Madame C. D.—La chute des cheveux peut être arrêtée par l'emploi de pommades légèrement toniques: ainsi, une pommade au rhum ou encore une pommade dans laquelle on aura mélangé un vingtième de sulfate de quinine. Si l'on veut se nettoyer la tête, il faut faire usage d'un liquide épais formé d'un jaune d'œuf et d'un peu d'eau de cologne, et pratiquer ensuite une lotion à l'eau tiède. La tête doit être de suite essuyée et séchée à fond, et rester découverte jusqu'à ce qu'il ne reste plus dans les cheveux la moindre trace d'humidité.

FEUILLETON DU " JOURNAL DU DIMANCHE "

LE SECRET DE ROCH

DEUXIÈME PARTIE

LE MAUDIT

V

LE RÉCIT.

(Suite.)

Heureusement, en même temps que cette vision, se dressa devant moi l'ombre de ma pauvre et vertueuse mère, qui me regarda avec tristesse. Deux larmes roulaient sur ses joues. Je sentis ces larmes tomber sur mon front comme deux gouttes de rosée. Elles calmèrent l'ardeur de mon cerveau et mon imagination exaltée. Oh ! Rafael ! sans cela, Dieu sait ce que je serais devenu.

Il s'arrêta un instant pour maîtriser son émotion. Rafael remplit les deux verres qui étaient sur la table.

—Bois, dit-il, et continue.

—L'aboïement d'un chien vint tout à coup interrompre ces réflexions. J'ouvris les yeux et je vis à mes pieds un de ces molosses qui servent de gardiens aux gens de la montagne. Au premier mouvement que je fis, il me manifesta sa joie par des bonds répétés, en poussant des jappements, et en courant devant moi, comme pour m'inviter à le suivre. Indécis, je l'accompagnai du regard, quand je vis, à mi-côte d'une hauteur, une enfant couverte de haillons, le teint brûlé par le soleil, qui me parut avoir de treize à quatorze ans. Autour d'elle broutaient çà et là quelques chèvres. Elle achevait un de ces chants monotones et languissants qui trompent l'ennui. Dès qu'elle m'aperçut, elle voulut fuir. Je la retins par une interrogation, douce et rassurante :

—Dis-moi, cher petite, à qui appartient ce troupeau de chèvres ?

—A mon maître, monsieur, répondit-elle en se rasant.

—Et qui est ton maître ?

—Je ne sais pas, monsieur, mais mes parents vous le diront, ils sont là au détour de la colline.

—Comment s'appelle cet endroit ?

—Le val de Candelario, je crois.

—Y a-t-il loin d'ici à Salamanque ?

—Je ne sais pas, monsieur, je n'ai jamais quitté la montagne.

Les paroles de l'enfant ne me tiraient point d'incertitude. J'avais dans ma bourse quelques pièces d'argent que tu m'avais prêtées, je lui en donnai une, et je me mis en quête de ses parents. Je ne tardai pas à les trouver. Au bruit que fit mon cheval en frappant le sol de ses sabots, un homme sortit d'une pauvre hutte. Je lui fis signe de la main et lui demandai à quelle distance je me trouvais de Salamanque, et qu'elle chemin devait m'y conduire.

—D'ici à Salamanque, me dit-il, vous avez à faire environ douze lieues, en marchant tout droit devant vous jusqu'à Candelario. Arrivé là, vous demanderez la route de Salamanque ; tout le monde vous l'indiquera.

—Et pour aller à Candelario ?

—Suivez la côte, au premier tournant vous verrez le clocher.

—Merci.

L'homme rentra chez lui et je continuai mon chemin. Le même soir, je descendis dans une hôtellerie du faubourg de Salamanque.

Diégo soupira longuement et resta un moment silencieux.

—Achève, lui dit Rafael, en le tirant de sa rêverie.

—Ma première occupation fut de vendre mon cheval qui ne me servait plus. J'en tirai cinquante doublons. Muni de cet argent, je me mis à la recherche de quelque ancien camarade d'Université. Je ne fus pas long à en rencontrer un chez qui je m'installais. La première quinzaine, je m'enfermai. Toutes mes pensées étaient pour ma mère et pour Marie. Mon ami et ceux qui venaient le voir se crurent obligés de combattre cette mélancolie en me procurant des distractions. Un soir, ils m'entraînèrent dans une maison de jeu. Au bout d'un quart d'heure, j'avais perdu tout mon avoir.

J'étais pauvre, et par conséquent à la charge de celui qui m'avait hébergé. Comme il n'était pas en règle lui-même avec la maîtresse de notre hôtel, cette femme, brutale comme tous les gens de cette classe, ne voulant pas d'une bouche inutile de plus, m'invita sèchement un matin à chercher un autre domicile. Je ne me le fis pas répéter, et je sortis du logis sans savoir où j'irais ce soir-là me coucher. J'ai lu je ne sais où que certains hommes, quand ils ont tout perdu, quand les rudes inconstances de la fortune les jettent dans les bras de la misère et du désespoir, sentent sourdre du fond de leur âme l'orgueil qui leur prête des forces pour supporter l'amertume du sort. Moi aussi, dans l'affreuse situation où je me trouvais précipité, je subis cette influence. Mon regard devint insolent, ma démarche hautaine. Tous ceux qui passaient à côté de moi me paraissaient des êtres inférieurs. Je les toisais avec mépris, et plus ils me semblaient heureux et contents, plus je les accablais de mon dédain. Une résolution sinistre avait envahi mon âme. J'étais décidé à me laisser mourir de faim, à me jeter tête baissée dans le Tormès, plutôt que d'aller supplier un ami ou de tendre la main à un étranger.

Rafael essuya une larme.

—Ainsi, poursuivit Diégo, se passèrent trente mortelles heures, sans qu'aucun aliment eût ranimé mes forces défaillantes. La nuit arriva. Seul, en proie à ma douleur et aux tourments de la faim, je m'étais affaissé sur un des bancs de pierre du Pont-Neuf. La lune argentait de ses pâles rayons la surface de l'eau. L'heure devait être avancée, car je n'entendais autour de moi aucun bruit. Ce silence m'épouvanta d'abord, pour me plonger peu à peu dans une morne torpeur. Mes yeux étaient attachés sur l'eau, qui me fascinait en quelque sorte. Je crus un moment la voir s'ouvrir comme pour me montrer un lit frangé d'écume qui m'attendait.

Tout à coup, du sein même de ce gouffre, je vis s'élever un fantôme couvert d'un suaire. Il avait le visage livide, les lèvres exsangues, le regard fixe et atone. Ses bras tendus vers moi semblaient me chercher pour m'enlacer, tandis que, m'attirant par un sourire, il paraissait me dire : Pourquoi tarder ? Ne vois-tu pas que je t'appelle ?

J'eus peur, je voulus m'arracher de cette place ; mais une force irrésistible dominait ma volonté et me tenait cloué sur le banc de pierre. Je sentis mes oreilles bourdonner ; mes tempes battaient en me causant une souffrance horrible. J'éprouvais à la tête une douleur aiguë, pénétrante, comme si l'on m'avait enfoncé dans le crâne un gros clou à coups de marteau. Mes yeux s'obscurcirent. Mille visions tournoyèrent au même instant devant moi.

Puis le fleuve, la lune, la ville qui se déta-

chait au loin parmi les ombres de la nuit, la campagne qui se déroulait aux alentours, le fantôme, tout disparut, et je me trouvai enseveli dans une obscurité complète.

Mon cœur faisait des bonds comme s'il eût voulu rompre ma poitrine. J'y appuyai avec force mes deux mains, et je voulus me soulever en faisant un effort désespéré ; mais mes jambes fléchissaient, je perdais l'équilibre, mon corps se balançait, j'étendis les bras pour trouver un soutien, je ne rencontrai que le vide, et je tombai inanimé sur le sol.

—La faiblesse, sans doute ? interrompit Rafael.

—C'est probable. Quand je me réveillai, j'étais couché dans un lit à l'hôpital de Salamanque.

—A l'hôpital ?

—Que pouvait-il arriver de mieux à un homme mort de faim ? Je l'avoue néanmoins qu'après avoir jeté les regards autour de moi et n'avoir vu, dans l'immense salle dont j'occupais un coin, que des malades et des moribonds, mon premier mouvement fut de me dérober à ce spectacle par la fuite. Mais j'essayai vainement de me dresser sur mon séant. Je laissai retomber ma tête sur l'oreiller et me cachai sous le drap, pour échapper à ces scènes navrantes.

L'hôpital inspire je ne sais quelle répulsion, quelle terreur instinctive à quiconque n'a point joui de ses bienfaits. Je ne pouvais alors avoir d'autres sentiments. Aujourd'hui l'expérience m'a prouvé combien je me trompais.

Je restai plus d'une heure sous ma couverture, insensible, les yeux fermés, sourd à tout ce qui se passait dans la salle de l'infirmerie.

Cependant un bruit de voix échangées à quelques pas de mon lit finit par attirer mon attention.

—Et le 10 ? demandait-on. C'est un nouveau ?

—Oui, un jeune homme qu'on a trouvé ce matin sans connaissance sur le pont.

—Qu'a-t-il ? reprenait la première voix avec indifférence.

—Une attaque de fièvre cérébrale, je crois, provoquée par l'épuisement ; il paraît qu'il n'avait pas mangé depuis plusieurs heures ; son cas n'est pas grave.

—Ah ! Dort-il ?

—Je crois que oui.

—Sait-on qui c'est ?

—Non, monsieur.

—N'a-t-on rien trouvé sur lui qui puisse fournir des indications ?

—Ni dans son habit ni dans ses autres vêtements.

—Il avait un habit ?

—Ce doit être quelque fils de famille, car il portait au cou une chaîne en or à laquelle était suspendu un médaillon également en or, avec un portrait de femme.

—Ah ! c'est curieux ! voyons toujours son état.

Et saisissant de la même main la couverture et le drap, il me découvrit.

Le médecin en chef, — car c'était lui, comme je l'appris plus tard, — me tâta le pouls, m'ausculta, me fit trois ou quatre questions, prescrivit une ordonnance à l'infirmier qui le suivait et passa au numéro 11.

Je priai l'infirmier de me faire rendre mon médaillon et ma chaîne, et le soir même ces objets me furent restitués.

Je restai vingt jours à l'hôpital. Les plaintes, les gémissements, les malédictions de mes compagnons d'infortune, l'agonie, la mort de plusieurs d'entre eux produisirent sur mon imagination une impression cruelle.

Enfin l'on m'annonça que j'allais sortir. Appuyé sur une canne, pâle, amaigri, chancelant, je quittai ce lieu d'asile où je n'avais reçu que des bontés.

(A Continuer.)